Juana Manso, pionnière de l'éducation des femmes dans la nation argentine en construction au XIXe siècle

Brigitte Natanson

▶ **To cite this version:**

Brigitte Natanson. Juana Manso, pionnière de l'éducation des femmes dans la nation argentine en construction au XIXe siècle. Elsa Chaarani Lesourd; Laurence Denooz; Sylvie Thiéblemont-Dollet. Pleins feux sur les femmes (in)visibles, Presses universitaires de Nancy - Editions Universitaires de Lorraine, 2021, Visibilité, Médiatisation, Interculturalités (VisMI), 9782814305977. hal-03607459

HAL Id: hal-03607459

https://univ-orleans.hal.science/hal-03607459

Submitted on 21 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Brigitte Natanson
Université d'Orléans

Juana Manso, pionnière de l'éducation des femmes dans la nation argentine en construction au XIX^{e} siècle

"Escriba, combata, resista.
Agite las olas de ese mar muerto
cuya superficie tiende a endurecerse
con la costra de impurezas que se escapan de su fondo,
la colonia española, la tradición de Rozas,
vacas, vacas, vacas"[1].

Juana Manso (Buenos Aires, 1819-1875) représente un cas unique en Amérique Latine de personnalité aux multiples facettes dont la reconnaissance fut tardive et a suscité ces dernières années diverses études, essais et même fictions. Née dans une Argentine en construction depuis son indépendance en 1816, elle subit avec sa famille la première expérience de l'exil vers l'Uruguay en 1840, alors que l'Argentine à peine indépendante tombait sous la férule du gouverneur de Buenos Aires, Juan Manuel de Rosas, dont l'influence et un régime de terreur contre ses opposants poussa de nombreuses familles à se réfugier dans les pays voisins, le Chili, l'Uruguay ou le Brésil.

La situation dans l'éducation d'un siècle à l'autre

À la fin de l'époque coloniale, dans le Vice-Royaume du Rio de la Plata, l'éducation était en grande partie aux mains de l'Église catholique et réservée à une élite : pour les jeunes hommes, une Université à Córdoba et quelques collèges. Pour les jeunes filles de bonne famille, l'éducation se résumait, selon le bon vouloir de celle-ci, à l'apprentissage de la lecture, de l'écriture et d'un instrument de musique. Les plus pauvres des garçons fréquentaient des écoles tenues par le clergé où l'instruction était minimaliste, tandis que seules les fillettes orphelines et pauvres y avaient accès.

L'auteur d'une Histoire de l'éducation publiée en 1910 décrivait ainsi la situation :

Los alumnos no hacían otra cosa que adiestrarse en el conocimiento de las prácticas diarias de la institución religiosa que los educaba. Limpiaban los pisos, iban a procurar las provisiones, ayudaban el oficio divino. En los intervalos, un lego o hermano de la comunidad, por medio de los elementos pedagógicos más rudimentarios, los iniciaba en la lectura, en la escritura, en las primeras operaciones aritméticas, […] *de métodos no se conocía ni el nombre siquiera.* […] *Nadie hubiera soñado siquiera que algo más que saber era necesario para el maestro.* (Ramos, 1910 : 17-18)

[1] Lettre de Domingo Faustino Sarmiento, futur président de la République, depuis Lima, le 10 avril 1865, adressée à Juana Manso : « Écrivez, combattez, résistez. Agitez les vagues de cette mer morte dont la superficie tend à être durcie par les croûtes d'impureté échappées de son fond, la colonie espagnole, la tradition de Rozas, les vaches, les vaches, les vaches » (notre traduction).

« Les élèves ne faisaient rien d'autre que de s'exercer dans la connaissance des pratiques quotidiennes de l'institution religieuse qui les éduquait. Ils nettoyaient les sols, allaient aux provisions, aidaient à célébrer l'office. Entretemps, un convers ou un frère de la communauté, par les moyens pédagogiques les plus rudimentaires, les initiait à la lecture, l'écriture et aux premières opérations arithmétiques […] de méthode ils ne connaissaient même pas le nom […] personne n'aurait même osé rêver que le maître avait besoin de quelque chose de plus qu'un savoir. »

La phrase finale nous rappelle certains débats contemporains sur la nécessité d'apprendre à enseigner, tandis que le silence retentissant sur l'éducation des femmes nous oblige à chercher ailleurs. C'est donc chez Mariquita Sánchez, autre importante figure de l'éducation des femmes, que nous obtenons quelques informations. Tout d'abord, sa propre formation, dans la bibliothèque familiale, son éducation musicale et son apprentissage de langues étrangères rappellent que, dans les familles d'un certain niveau social, sans être aristocratiques, les jeunes femmes recevaient une éducation.

Ses mémoires commencent par une synthèse de la soumission à la métropole :

Tres cadenas sujetaron este gran continente a su Metrópoli: el Terror, la Ignorancia y la Religión Católica. […] La Ignorancia era perfectamente sostenida. No había maestros para nada, no había libros sino de devoción e insignificantes, había una comisión del Santo Oficio para revisar todos los libros que venían, a pesar de que venían de España, donde había las mismas persecuciones; esto se llamaba espulgar y sólo se permitía sacarlos de la Aduana después de este examen: muchas diligencias se hicieron para tener el permiso de abrir una Escuela de Dibujo, no lo consiguieron. Ya debes de conocer lo que sabían las gentes, leer, escribir y contar, lo más. (Sánchez, 1953 : 3)

« Trois chaînes soumirent ce grand continent à sa métropole : la terreur, l'ignorance et la religion catholique. […] L'Ignorance était entretenue à la perfection. Aucun maître, aucun livre autre que d'insignifiants livres de dévotion, il y avait une commission du Saint-Office pour inspecter tous les livres qui arrivaient, même s'ils arrivaient d'Espagne, où il y avait les mêmes persécutions ; c'est ce que l'on nomme expurger et il n'était permis de les sortir de la Douane qu'après cet examen ; de nombreuses diligences furent entreprises pour obtenir l'autorisation d'ouvrir une École de dessin, en pure perte ; tu es bien au courant de ce que savaient les gens, lire, écrire et compter, au mieux. »

Elle rappelle également la censure inquisitoriale qui restreignait fortement, en principe, la lecture[2], et sa description des écoles fait que l'on peut se demander si elle les connaissait de l'intérieur pour les avoir fréquentées :

Para las mujeres había varias escuelas que ni el nombre de tales les darían ahora. La más formal donde iba todo lo más notable era una vieja casa, donde es ahora lo de don Francisco del Sar. La dirigía doña Francisca López, concurrían varones y mujeres. Niñas desde cinco años y niños varones hasta quince, separados en dos salas, cada uno llevaba de su casa una silla de paja muy ordinaria, hechas en el país, de sauce ; éste era todo el amueblamiento ; el tintero, un pocillo, una mesa muy tosca donde escribían los varones primero y después las niñas. (*Ibid*)

« Pour les femmes, il y avait plusieurs écoles que l'on n'oserait même pas nommer ainsi aujourd'hui. La plus formelle, où se rendaient les mieux nés, était une vieille maison qui est aujourd'hui celle de Don Francisco del Sar. Elle était dirigée par Doña Francisca López, et fréquentée par des garçons et des filles. Des fillettes à partir de cinq ans et de jeunes garçons jusqu'à quinze, séparés en deux salles, chacun apportait de chez lui une chaise

[2] L'écrivain et historien de la littérature Ricardo Rojas raconte comment, en 1796, à la mort de l'évêque Manuel de Azamor, ami de la famille Sánchez, on trouva dans sa bibliothèque un si grand nombre de livres interdits que le vice-roi en fut informé ; ordre fut donné de les brûler. (Rojas, 2005 : 36)

de paille très ordinaire, de celles que l'on fabrique dans le pays du saule ; c'était là tout le mobilier, l'encrier, un godet, une table très grossière sur laquelle écrivaient d'abord les garçons, puis les filles. »

Á partir de la Révolution de Mai marquant le début des luttes pour l'indépendance (1810), cette question de l'éducation pour tous va constituer une priorité pour les patriotes, eux-mêmes formés en Europe et, pour certains, à l'Université de Córdoba. Comme dans toutes les nations en formation de l'Amérique hispanique, l'instruction représentait une urgence pour la modernisation, le progrès économique et l'adaptation des individus aux nouvelles sociétés indépendantes.

Éduquer les femmes comme futures « mères de la patrie » faisait partie de ces défis, indépendamment de la question de l'égalité dans l'éducation, thématique discutée en Europe avec Rousseau, Condorcet, et Mary Wollstonecraft, et, plus précisément du côté de l'Espagne, à partir d'écrits comme la « Défense des femmes » (1726) du théologien espagnol Benito Jerónimo Feijóo et le « Discours sur l'éducation physique et morale des femmes » (1790) de Josefina Amar y Borbón.

Sous l'impulsion du premier président de la République, Bernardino Rivadavia, fut créée la *Sociedad de Beneficencia*, dont Mariquita Sánchez fut la figure centrale jusqu'à la fin de sa vie. Cette société, chargée entre autres de l'éducation des jeunes filles, était importante pour Rivadavia lui-même, comme on le voit dans le texte du décret d'installation de la *Sociedad* :

La naturaleza al dar a la mujer distintos destinos y medios de hacer servicios, que los que rinde el hombre para satisfacer sus necesidades y llenar su vida, dio también a su corazón y espíritu calidades que no posee el hombre, quien por más que se esfuerce en perfeccionar las suyas, se alejará de la civilización si no asocia a sus ideas y sentimientos, los de la mitad preciosa de la especie. (Buenos Aires, 2 de enero de 1823) (Varela, 1999: 13)

« La nature, en dotant la femme de différents destins et moyens pour rendre des services par rapport à ceux de l'homme pour satisfaire ses nécessités et emplir sa vie, a aussi donné à son cœur et à son esprit des qualités que ne possède pas l'homme, qui aura beau s'efforcer de perfectionner les siennes, s'éloignera de la civilisation s'il n'associe pas à ses idées et sentiments ceux de la précieuse moitié de l'espèce. (Buenos Aires, 2 janvier 1823) »

Il précisa dans son discours inaugural qu'il était aussi facile pour la femme que pour l'homme de cultiver sa raison et son intelligence.

Cette société se chargeait d'œuvres sociales auparavant réservées à l'Église. La majorité des dames qui la composaient avaient appuyé le processus d'indépendance. De nombreuses tentatives de développement du système éducatif, prônées par les premiers patriotes, se virent bien vite mises de côté en raison des urgences de pacification du pays.

Dans ses mémoires, Mariquita Sánchez se souvient aussi que tous les pères ne souhaitaient pas que leurs filles sachent lire, pour leur éviter de « communiquer avec les hommes ».[3]

Elle était à la fois bien et mal placée pour parler de ces réticences paternelles : mal placée car très choyée et élevée dans une maison avec une bibliothèque bien fournie, et bien placée en raison du scandale provoqué par son refus d'épouser un homme bien plus âgé choisi par ses parents. Elle avait alors 14 ans, et son recours au vice-roi lui permit d'empêcher ce mariage. Elle épousa au bout de 4 ans le jeune homme dont elle était éprise, après avoir été recluse dans un couvent selon une pratique courante en tel cas.

A la suite des luttes intestines qui marquèrent la fin des guerres d'indépendance, le pays se recompose et on considère 1852, date à laquelle le tyran Rosas est vaincu militairement, comme le début de sa construction comme état-nation.

Fort consciente du rôle des mères dans l'éducation, Mariquita Sánchez reprend donc sa tâche à la tête de la *Sociedad de Beneficencia.* Elle indiquait déjà à son fils, dans une lettre de février 1840, combien il était nécessaire de reprendre l'idée de l'école de la *Sociedad de Beneficencia* lorsque les armes auraient cessé de parler et de « commencer par l'éducation des femmes lorsque l'on veut civiliser un pays, d'autant plus parmi nous, où les hommes ne sont pas assez nombreux et portent les armes à la main pour se détruire sans cesse »[4].

Cependant, comme il est courant après des épisodes guerriers qui incluent les femmes de différentes façons[5], le retour à la paix signifia aussi le retour au foyer : de « mères de la patrie » elles redevinrent de simples « mères au foyer ».

L'ensemble des documents montre comment l'une des principales difficultés rencontrées à partir de ce moment pour un développement intensif de l'éducation pour tous fut l'inexistence d'enseignant(e)s suffisamment formés. Et c'est là qu'entre en jeu Juana Manso, appuyée par le futur président Domingo Faustino Sarmiento (1811-1880).

Juana Manso (1818-1875)

Le père de Juana Manso était ingénieur, opposant à Rosas, raison pour laquelle toute la famille dut s'exiler tout d'abord à Montevideo, puis au Brésil. C'est à Rio qu'elle rencontra

---

[3] *Debo admitir que no todos los padres querían que supieran escribir las niñas, porque no escribieran a los hombres.* (Sánchez, 1953 : 4)

[4] … *empezar por las mujeres si se quiere civilizar un país, y más entre nosotros, que los hombres no son bastantes y que tienen las armas en la mano para destruirse constantemente*. (Sánchez et Vilaseca, 1952 : 38)

[5] Dans le cas de ces luttes, elles participèrent dans bien des domaines, depuis le financement des campagnes par le don de bijoux jusqu'à la participation physique dans les combats (112 femmes reçurent la médaille de l'Ordre du Soleil des mains de San Martín, et nombre d'entre elles furent nommées colonelles).

son futur mari, un musicien portugais, avec qui elle eut deux filles et réalisa plusieurs voyages, aux Etats-Unis et à Cuba. Il les abandonna ensuite et elle retourna à Buenos Aires, comme mère seule avec deux enfants, ce qui n'était pas la meilleure carte de visite dans la société de l'époque.

Dès son adolescence, elle traduit des romans du français, puis, à Montevideo, ouvre dans la demeure familiale la première école pour filles dans cette ville, *El Ateneo de Señoritas*.

Elle crée les premiers journaux principalement destinés aux femmes : par exemple, en 1851, au Brésil, le *Jornal das Senhoras*, consacré à l'éducation et à la conscience des femmes, comporte des sections sur la mode, la littérature, les Beaux-Arts et le théâtre. De retour en Argentine en 1852, elle crée et dirige en 1854 l'*Álbum de Señoritas*, qui traite de l'émancipation de la femme, de l'homéopathie, présente des récits de voyage et, sous forme de feuilleton, son premier roman, *La familia del comendador.* Le journal s'arrête au bout de 8 numéros.

Dès l'éditorial du premier numéro, elle annonce ses intentions :

Todos mis esfuerzos serán consagrados á la ilustracion de mis compatriotas, y tenderán á un único propósito: Emanciparlas de las preocupaciones torpes y añejas que les prohibian hasta hoy hacer uso de su inteligencia, enagenando su libertad y hasta su conciencia, á autoridades arbitrarias (No.1, 1 de enero, 1854, 1).

Tous mes efforts seront consacrés à l'illustration de mes compatriotes femmes, et tendront vers un unique but : les émanciper des préoccupations pesantes et dépassées qui leur interdisaient jusqu'à aujourd'hui de faire usage de leur intelligence, aliénant leur liberté et même leur conscience à des autorités arbitraires.

Elle sera rédactrice d'une autre revue, *La Siempre-viva*, (4 numéros en 1864) qui succédait à *La Flor del Aire*, dont elle fut collaboratrice.

L'importance accordée à la mode et à la consommation n'est pas à relier à des travers frivoles dont les hommes accusent les femmes, mais bien à une circonstance politique : le gouverneur Juan Manuel de Rosas déjà nommé avait fondé son pouvoir tyrannique aussi sur le contrôle des corps, généralisant le port de vêtements et de signes distinctifs de couleur rouge vif, tandis que le bleu était considéré comme la couleur de ses ennemis *unitarios* et devint motif de répression.

En ce qui concerne ses écrits de fiction, toujours assez didactiques, elle écrivit deux romans : *Los misterios del Plata*, 1846, publié d'abord en portugais, *La familia del comendador*, 1854, et une pièce de théâtre, *La Revolución de Mayo de 1810*, 1864. Le premier raconte la fuite d'un opposant à Rosas, sauvé entre autres par la bravoure de son épouse, et s'inspire d'un épisode vécu par une famille réelle, dont elle occulte le nom car le tyran est encore en place. L'action du second roman se déroule au Brésil. Il décrit les abus de

pouvoir et en particulier les violences extrêmes envers les esclaves. Cet esclavagisme encore si présent choqua d'ailleurs plus d'un exilé de l'époque.

Pour son mari musicien elle écrit des livrets d'opéra et de zarzuela. Elle compose en 1862 le premier manuel d'histoire destiné aux écoliers : *Compendio de la Historia de las Provincias Unidas del Río de la Plata*, inspiré de deux livres d'histoire, l'un d'eux écrit par le général Mitre, politicien et futur président de la République, à qui elle dédie son ouvrage.

Ses principales actions pour l'éducation furent son combat pour une éducation gratuite, obligatoire, mixte et laïque dans une société peu encline à accepter une telle (r)évolution.

Elle prononça des conférences où elle proclama l'égalité des femmes et des hommes, et fut admirée et encouragée dans son labeur par le chantre de l'éducation comme base du progrès de la nation, Domingo Faustino Sarmiento.

Et pourtant, si ce dernier est appelé, entre autres, le *maestro*, et reconnu et célébré chaque 11 septembre, *día del maestro*, car c'est le jour anniversaire de sa mort, le nom de Juana Manso, un siècle et demi plus tard, évoque pour ses compatriotes au mieux quelques écoles ou encore une rue de Buenos Aires. Sa conversion au protestantisme, fruit de ses voyages et de son combat pour une moindre influence de l'Eglise catholique dans l'éducation, lui fit refuser les saints sacrements sur son lit de mort, à 55 ans. C'est aussi ce qui empêcha son enterrement dans un cimetière catholique ; ses restes ne furent transférés dans le populaire cimetière de la Chacarita qu'en 1915.

Malgré les nombreuses difficultés rencontrées, Juana Manso n'abandonna jamais la conviction que les femmes devaient être éduquées, non pas comme simples « mères de héros » et maîtresses de maison, mais bien comme des futures femmes cultivées.

En ce sens, elle approuvait l'observation de Sarmiento sur la place des femmes dans la société : « *Puede juzgarse el grado de civilización de un pueblo por la posición social de las mujeres* » *(El Mercurio de Chile,* 1841) » (« On peut juger du degré de civilisation d'un peuple par la position sociale des femmes »). Présentée comme une des preuves de son implication dans l'éducation des femmes et citée comme de son autorité, cette phrase peut cependant être vue comme une reprise de celle introduite par Flora Tristan dans l'ouvrage qui raconte son voyage au Pérou afin de tenter, en vain, de récupérer fortune et dignité suite à la mort de son père : « On a observé que le degré de civilisation auquel les diverses sociétés sont parvenues a toujours été proportionné au degré d'indépendance dont y ont joui les femmes » (Tristan, 1838 p. XXV)[6].

[6] Elle-même s'inspira de l'œuvre de Fourier, *Théorie des quatre mouvements*.

Juana Manso fut chargée de diriger, de 1865 à sa mort, en 1875, la revue *Anales de la Educación Común*, créée par le même Sarmiento, tandis que celui-ci se consacrait à des missions à l'étranger et à sa candidature à la présidence. Cependant, le nom de Juana Manso n'apparaît qu'au bout de deux années, en 1867, alors que dès janvier 1866, en réponse à une lettre de Sarmiento adressée à elle, celle-ci exprime dans un mélange d'humilité et de fierté sa surprise devant cette responsabilité, s'auto-qualifiant de « pobre mujer », se justifiant par les qualités qui lui ont permis de surmonter les difficultés inhérentes à ce travail de direction de la revue :

> *El Sr Sarmiento con la generosidad característica a los hombres de genio, realza la pobre mujer que sin mas estímulo que sus convicciones, sin más guía que su conciencia, sin más pedestal que su fe, se ha lanzado a tomar sobre su responsabilidad, la tarea de una propaganda que se estrella contra una indiferencia sistemada, y la dirección de un periódico que por su categoría, solo halla obstáculos en el seno de la patria; obstáculos que hasta hoy ha superado la voluntad y el sacrificio de su redactora.* (*Anales*, 1866)
>
> Monsieur Sarmiento, avec la générosité caractéristique des hommes de génie, élève la *pauvre femme* qui, sans autre stimulation que ses convictions, sans autre guide que sa conscience, sans autre piédestal que sa foi, s'est lancée à prendre sous sa responsabilité la tâche d'une propagande qui se heurte à l'indifférence systématique, et la direction d'un périodique qui, par sa catégorie, ne trouve que des obstacles au sein de la patrie ; obstacles surmontés jusqu'à ce jour par la volonté et le sacrifice de sa rédactrice.

Cette revue avait pour but de diffuser les lois, décrets et résolutions concernant le système éducatif, les détails des programmes scolaires ainsi que les communications entre les différents acteurs du monde éducatif. On y trouve également de nombreux articles de Juana Manso elle-même, des traductions de manuels scolaires (de Horace Mann en particulier) les courriers des différents acteurs, enseignants bien sûr, mais aussi les directeurs des bibliothèques, qui expriment les nombreuses difficultés rencontrées.

C'est justement lors de l'inauguration de la première bibliothèque publique, à Chivilcoy (province de Buenos Aires), impulsée par Juana Manso et à laquelle elle offrit 150 livres (la moitié en espagnol, la moitié en français), que se produisit l'un des incidents les plus violents de l'opposition rencontrée par cette femme dans sa lutte pour l'éducation et l'émancipation des femmes.

Prendre la parole en public, pour préconiser de plus une modernisation de l'éducation, fut considéré par certains comme une véritable provocation. Elle reçut des insultes, des menaces, et fut agressée physiquement, tandis que les femmes qui souhaitaient assister à cette conférence étaient elles-mêmes molestées.

Quant aux méthodes pédagogiques, plus d'un siècle et demi plus tard, les avancées préconisées par Juana Manso n'ont rien perdu de leur actualité tant elles semblent trouver écho dans certains débats, comme le montre un exemple concernant l'enseignement des langues :

> Dar la teoría, las reglas gramaticales i la sintáxis de un idioma a quien no posee un fondo suficiente de vozes i de formas a que aplicarlas, es perder el tiempo; vendrá el día en que serán escluidas de la enseñanza, todas las gramáticas creadas i por crear; hacer recitar a un infeliz niño durante años i años las compilaciones de sentencias académicas; querer que aprenda, que comprenda i retenga la *retahíla* de reglas, excepciones, advertencias i elucubraciones de estos señores de la diéresis y de semicolon, es algo parecido á un crimen de lesa juventud; dejemos a esos adoradores de pequeñeces que anden en puntillas, e imitemos a la naturaleza que ha dotado a la humanidad de idiomas sublimes antes de que se hubiese trazado el primer renglón de la primera gramática. […] nos ha parecido útil el acostumbrar al niño desde la mas tierna infancia, a percibir, reconocer i proferir los sonidos de idiomas estrangeros; esta familiarización es una excelente preparación para mas tarde, fuera de que sirven esos estudios a disipar la monotonía de clases siempre las mismas: no aburrir nunca… todo está en eso. (*Anales* 1858 : 81)
>
> Enseigner la théorie, les règles grammaticales et la syntaxe d'une langue à qui ne possède pas un fond suffisant de vocabulaire et de formes à qui les appliquer, c'est perdre son temps ; viendra le jour où seront exclues de l'enseignement toutes les grammaires créées et à créer ; faire réciter à un malheureux enfant pendant des années les compilations de sentences académiques ; vouloir qu'il apprenne, comprenne et retienne la litanie de règles, exceptions, avertissements et élucubrations de ces messieurs de la diérèse et du point-virgule, c'est quelque chose de comparable à un crime de lèse-jeunesse ; laissons ces adorateurs de broutilles marcher sur la pointe des pieds, et imitons la nature qui a doté l'humanité de langues sublimes avant même qu'ait été tracée la première ligne de la première grammaire […] il nous a semblé utile d'habituer l'enfant depuis le plus jeune âge à percevoir, reconnaître et proférer les sons des langues étrangères ; cette familiarisation est une excellente préparation pour plus tard, outre le fait que ces études servent à dissiper la monotonie des cours, toujours les mêmes : ne jamais ennuyer… tout est là.

Quant à l'éducation physique, elle prend une importance inusitée jusqu'à présent : rappelant à l'occasion que « l'éducation est une science », elle insiste sur la nocivité des châtiments corporels, dont l'interdiction, répétée par décrets depuis la Révolution de Mai, était loin d'être respectée :

> Educar es fortificar el cuerpo desde la más tierna edad según las leyes de la salud para que pueda resistir a las enfermedades; preparar la mente para comprender todas las relaciones con la sociedad, atraer a una manifestación activa de todas las facultades con que ha sido dotada para que obre en el conjunto armónico de la acción y adquiera conocimientos útiles; robustecer la naturaleza moral donde el sentimiento del deber reglamente nuestra conducta honorablemente, tanto en la vida privada como en la pública. Para llenar cumplidamente este objetivo no basta que las maestras tengan únicamente un buen corazón porque suponer eso, equivaldría a negar que la educación es una ciencia. (*Anales* 1869).

> Éduquer c'est fortifier le corps depuis l'âge le plus tendre selon les lois de la santé afin qu'il puisse résister aux maladies ; préparer l'esprit à comprendre toutes les relations avec la société, attirer vers une manifestation active de toutes les facultés dont il a été doté afin d'œuvrer dans un ensemble harmonieux de l'action et acquière des connaissances utiles ; fortifier la nature morale par laquelle le sentiment du devoir régisse notre conduite de façon honnête, tant dans la vie privée que dans la vie publique. Afin d'accomplir cet objectif il ne suffit pas que les maîtresses possèdent uniquement un bon cœur car supposer ceci équivaudrait à nier que l'éducation est une science.

Juana Manso fut la première femme nommée à un poste important dans l'équivalent d'un Ministère de l'Education, le *Departamento de Escuelas* créé par Sarmiento en 1869. Elle dirigea plusieurs écoles, et fut aussi tellement dénigrée à ce titre qu'elle dut parfois abandonner le poste de direction de la première école mixte « *la escuela de ambos sexos* ».

Parmi ses conférences, citons enfin un fragment des plus importants :

> *Quiero y he de probar que la inteligencia de la mujer, lejos de ser un absurdo o un defecto, un crimen o un desatino, es su mejor adorno, es la verdadera fuente de su virtud y de la felicidad doméstica porque Dios no es contradictorio en sus obras y cuando formó el alma humana, no le dio sexo. La hizo igual en su esencia y la adornó de facultades idénticas. Si la aplicación de unas y de otras facultades difiere, eso no abona para que la mujer sea condenada al embrutecimiento en cuanto que el hombre es dueño de ilustrar y engrandecer su inteligencia, desproporción fatal que sólo contribuye a la infelicidad de ambos y a alejar más y más nuestro porvenir. Album de Señoritas,* Bs. As., Año I, N° 1 (1/I/1854), p. 1.

> « Je veux et je vais prouver que l'intelligence de la femme, loin d'être une absurdité ou un défaut, un crime ou une ineptie, est son meilleur atout, c'est la véritable source de sa vertu et du bonheur du foyer car Dieu n'est pas contradictoire dans ses œuvres et lorsqu'il a formé l'âme humaine, il ne lui a pas attribué de *sexe*. Il l'a faite égale en son essence et l'a dotée de facultés identiques. Si l'application de l'une ou l'autre de ces facultés diffère, ceci n'induit pas que la femme soit condamnée à l'abrutissement tandis que l'homme serait maître d'éclairer et de faire croître son intelligence, disproportion fatale qui ne fait que contribuer au malheur de chacun et éloigner de plus en plus notre avenir. »

Les différents entre Mariquita Sánchez et Juana Manso, qui mirent dans la bouche de cette dernière la phrase « la vieja dama no entiende » (« la vieille dame ne comprend pas »), concernent cette nécessité de formation totalement absente de la vision de l'école à l'époque coloniale et même ensuite, comme le montre cette déclaration de Manuel Belgrano :

> *Basta con que los maestros sean virtuosos, y puedan con su exemplo dar lecciones prácticas a la niñez y juventud, y dirigirlos por el camino de la Santa Religión y del honor, y pudiendo enseñar a leer bien, poco importa que su forma de letras no sea de lo mejor; suficiente es con que se pueda entender.* (Belgrano 1810)
>
> « Il suffit que les maîtres soient vertueux, et donnent par leur exemple des leçons pratiques aux enfants et aux jeunes, et les dirigent dans le chemin de la Sainte Religion et de l'honneur, et s'ils savent enseigner à bien lire, peu importe que leur écriture ne soit pas des meilleures ; il suffit qu'elle soit compréhensible. »

Pour Juana Manso, comme elle l'explique dans ses articles des *Anales*, il était essentiel d'ouvrir des écoles normales pour former les enseignants. Lorsqu'elle proposa ses services à Mariquita Sánchez et aux femmes de bonne volonté de la *Sociedad de Beneficencia*, il semble qu'elle ne fut même pas reçue.

Elles eurent cependant en commun la certitude qu'une meilleure éducation des femmes, mais aussi des hommes, aurait peut-être évité que tant de sang soit versé au cours des luttes intestines consécutives à l'indépendance[7] :

Una triste experiencia tenemos, de cuanto es importante, derramar la ilustración de las masas, si hubiese ese primer paso después de Mayo 1810, y si se hubiese roto de lleno con las tradiciones del pasado para emancipar la razón como se habían emancipado todos los hombres, tal vez que ni tanta sangre habría empapado estas tierras; ni tantas lagrimas habrían corrido. (*Album de Señoritas*, N° 2, 8 janvier 1854).

« Nous avons une triste expérience de l'importance de répandre l'illustration des masses ; si tel avait été le premier pas après Mai 1810, et si l'on avait rompu complètement avec les traditions du passé pour émanciper la raison comme on avait émancipé tous les hommes, peut-être n'y aurait-il pas eu autant de sang abreuvant ces terres ; ni auraient coulé au tant de larmes ».

[7] Voir ci-dessus, note 4.

Bibliographie

Anales de la Educación Común, Vol. IV à VIII, 1866 à 1869.
Belgrano Manuel, *Correo de Comercio*, 17 y 24 de marzo de 1810.
Natanson Brigitte, « Mariquita Sánchez y Juana Manso: precursoras de la educación femenina en el Río de la Plata - Siglo XIX », *Boca de Sapo*, août 2016, p. 14-25, [En ligne : https://issuu.com/bocadesapo/docs/bds_22-_definitivo_hd].
Ramos Juan P., *Historia de la instrucción primaria en la República Argentina 1810-1910*, Buenos Aires, Jacobo Peuser, 1910, 720 p.
Rojas Ricardo, *Historia de la literatura argentina: Los coloniales. 2 v*, Editorial Docencia, 2005 (1917), 394 p.
Sánchez Mariquita, *Recuerdos del Buenos Aires virreynal*, Buenos Aires, ENE Editorial, 1953, 88 p.
Sánchez Mariquita et Vilaseca Clara, *Cartas de Mariquita Sánchez: Biografía de una época*, Peuser, 1952, 454 p.
Tristan Flora, *Pérégrinations d'une paria*, Paris, Arthus Bertrand, 1838.
Varela Juan Cruz, *Instituciones de la Sociedad de Beneficencia y Asistencia Social (1823-1952)*. Buenos Aires, Argentina: Archivo General de la Nación, 1999.